

mari, elle se glissa à travers les arbres, interrogea les étroits sentiers du bois.

Soudain elle s'arrêta livide, glacée, muette d'effroi.

Un homme, le visage ensanglanté, venait tout à coup de paraître devant elle.

CHAPITRE XVI

Pauvres petits.

Marie-Jeanne en s'élançant à la recherche de son mari, avait laissé les deux enfants endormis au fond de leur asile souterrain.

Petit-Pierre soutenait de son bras replié la tête du nouveau-né. Les cheveux bouclés du jeune garçon tombaient en ondes abondantes sur le front de la petite fille, leurs joues se touchaient, leur haleine se confondait. Etrangers l'un à l'autre, ils étaient là, comme frère et sœur, réunis par le destin, sur ce lit de feuillage, protégés par la même affection maternelle, livrés aux mêmes hasards, aux mêmes infortunes.

Tant que Marie-Jeanne était demeurée auprès d'eux ou dans la pièce voisine, leur sommeil avait été calme et doux. Mais lorsque la mère se fut éloignée, on eut dit qu'ils avaient conscience de leur isolement. Leurs petits corps s'agitaient ; il s'échappait de leur poitrine oppressée des murmures confus qui témoignait d'une certaine agitation.

La mère, l'être protecteur par excellence, forme autour d'elle une sorte d'atmosphère particulière dont a conscience l'enfant même endormi et dont la privation l'inquiète et le trouble.

Petit-Pierre sentit tout à coup au milieu de son sommeil, avec cet instinct délié que possède l'enfant, que Marie-Jeanne n'était plus là ; sa petite sœur adoptive reçut la même impression, car elle s'éveilla et se mit à crier.

Un baiser du jeune garçon l'apaisa.

Petit-Pierre regarda alors autour de lui. Il était enveloppé de profondes ténédres, seulement au bout de la pièce filtrait à travers les lianes, les végétations parasites, par un soupirail étroit garni de barreaux de fer et aveuglé de toiles d'araignées, une lueur grisâtre qui n'éclairait vaguement que deux ou trois pieds carrés de ce vaste caveau et laissait dans la nuit le coin où reposaient les enfants.

Par cet ouverture arrivaient les bruits de la forêt, bruits sinistres, qui, la nuit, font frissonner l'homme qui n'y est pas habitué, et qui devaient jeter l'épouvante dans l'âme d'un enfant. Hurllements d'oiseaux de nuit, glapissements des renards, hurlements de bêtes fauves, fracas de branches, murmures du vent, toutes ces voix lugubres qui retentissent au fond des bois excitaient la terreur de Petit-Pierre.

Il s'était rapproché de la petite fille, la tenant plus étroitement enlacée. Il se voyait moins seul avec cette enfant qui pourtant n'avait que quelques jours.

Cependant il tremblait et sentait qu'il avait bien peur. Ce qui surtout augmentait son effroi, c'est qu'il entendait les hurlements se rapprocher.

C'est la nuit que les fauves, loups et renards, cher-

chent quelque chose à dévorer. Il n'ignorait pas que la forêt était hantée par des animaux carnassiers. Il en avait vu quelquefois rôder au bord des bois. Une nuit d'hiver, que la terre était partout couverte de neige, ces terribles animaux s'étaient enhardis à pousser jusqu'au village, et, dans la cabane de grand'mère, il avait vu à travers la fenêtre, luire dans l'ombre leurs yeux de flamme, et entendu les griffes de leurs pattes rayer le bois de la porte qu'il cherchaient à ébranler.

On lui avait raconté à la veille, des histoires d'hommes attaqués et d'enfants dévorés par les loups, et en entendant, même au lointain, leurs hurlements, il frissonnait de tous ses membres, fermant les yeux de crainte de voir près de lui les yeux allumés de ces rôdeurs redoutables, se bouchant les oreilles pour échapper au bruit de leur voix menaçante.

Mais la petite Jeanne qui depuis longtemps était privée des soins de sa mère se remit à pleurer et à pousser des cris perçants. Epouvanté, tremblant que les appels de l'enfant n'attirassent les cruels hôtes des bois, Petit-Pierre prit la fillette sur ses genoux, la coucha, la berça et chercha à l'apaiser, comme eut fait la mère la plus tendre et la plus dévouée.

Tout à coup un hurlement formidable retentit à quelques toises de l'asile des enfants ; puis un bruit de branches brisées, de plantes froissées se fit entendre et bientôt quelque chose de noir vint obstruer le soupirail qui donnait dans le souterrain. Les plantes qui garnissaient l'étroite ouverture furent violemment agitées, et une sorte de souffle bruyant, de reniflement féroce vint troubler le paisible asile des deux frères créatures.

L'horrible bête qui se montrait derrière les barreaux avança une énorme patte, comme pour sonder le passage.

Petit-Pierre faillit mourir de peur. Quant à la petite Jeanne on eut dit qu'elle avait l'instinct du danger, car elle avait cessé de crier.

Le fauve, après avoir essayé de passer sa tête à travers le soupirail, poussa un grognement de rage, hésita un instant, puis disparut.

Petit-Pierre, élevé à la rude école du malheur, habitué à la vie des bois qu'il avait souvent parcourus avec grand'mère, lorsqu'elle allait chercher quelques fagots pour l'approvisionnement de l'hiver, familiarisé avec le danger, se remit un peu de la terrible peur que lui avait causée la présence du carnassier.

Quand la bête se fut éloignée, il comprit qu'elle était allée chercher une issue pour arriver jusqu'à eux, que bientôt elle découvrirait l'entrée du souterrain, et que sa petite sœur et lui allaient être broyés sous la dent meurtrière du féroce animal.

Sa petite sœur !

Depuis quelques heures qu'il le connaissait, il s'était d'une immense affection pour cette enfant dont il se regardait comme le grand frère. Il devait la protéger, la sauver.

Un travail rapide se fit de son petit cerveau. Il déposa l'enfant sur le tas de feuilles et bondit vers l'entrée des caves. Une porte en fermait l'entrée ; mais toute serrure, tout verrou avaient disparu. Petit-Pierre, d'abord désespéré, regarda éperdument autour de lui.